

## DE LA NON-EXISTENCE DES « STRUCTURES PSYCHIQUES » EN PSYCHANALYSE

[Jean-Louis Feys](#)

John Libbey Eurotext | « [L'information psychiatrique](#) »

2017/8 Volume 93 | pages 677 à 684

ISSN 0020-0204

DOI 10.1684/ipe.2017.1691

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-l-information-psychiatrique-2017-8-page-677.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour John Libbey Eurotext.

© John Libbey Eurotext. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# De la non-existence des « structures psychiques » en psychanalyse

Jean-Louis Feys

CP St Bernard,  
43, rue Empain,  
7170 Manage, Belgique

**Résumé.** Cet article a pour objectif de réinterroger le concept de « structure psychique ». De nombreux psychanalystes se réfèrent encore de nos jours à l'existence de différentes structures psychiques et à l'opposition entre une « structure psychotique » et une « structure névrotique » ou « structure perverse ». Cette nosographie en termes de « structures » est souvent présentée comme une alternative aux classifications psychiatriques classiques. Cette distinction radicale entre les différentes « structures » serait indispensable pour les modalités de la technique psychanalytiques, pour la bonne direction de la cure.

Cet article veut remettre cette distinction en question et défendre l'idée que la lecture des textes de Freud et Lacan permet de refuser cette différenciation nette entre psychose et névrose.

**Mots clés :** structure psychique, psychanalyse, psychose, névrose, nosographie psychiatrique

**Abstract.** Concerning the non-existence of the “psychic structures” in psychoanalysis. The aim of this article was to question the concept of psychic structure. Numerous psychoanalysts to this day still refer to the existence of different “psychic structures” and to the opposition between a “psychotic structure”, a “neurotic structure” and a “perverse structure”. This nosography in terms of “structure” is often presented as an alternative to the standard psychiatric classification. This radical distinction between the different “structures” is essential to the modalities of the psychoanalytic technique, as well as, to the good course of the cure.

This article attempted to question this distinction and defend the idea that Freud and Lacan's texts allow us to refuse this distinct differentiation between psychosis and neurosis.

**Key words:** psychic structure, psychoanalysis, psychosis, neurosis, psychiatric nosography

**Resumen.** Sobre la no existencia de las “estructuras psíquicas” en psicoanálisis. El objetivo de este artículo es volver a interrogar el concepto de estructura psíquica. Numerosos psicoanalistas se refieren aún hoy a la existencia de diferentes “estructuras psíquicas” y a la oposición entre una “estructura psicótica” y una “estructura neurótica” o “estructura perversa”. Esta nosografía en términos de “estructuras” está muchas veces presentada como una alternativa a las clasificaciones psiquiátricas clásicas. Esta distinción radical entre las diferentes “estructuras” sería indispensable para las modalidades de la técnica psicoanalítica, la correcta dirección de la cura.

Este artículo quiere cuestionar esta distinción y defender la idea que la lectura de los textos de Freud y Lacan permite rechazar esta neta diferenciación entre psicosis y neurosis.

**Palabras claves:** estructura psíquica, psicoanálisis, psicosis, neurosis, nosografía psiquiátrica

## Introduction

Certains psychanalystes proposent comme alternative à la nosographie psychiatrique classique une classification en termes de « structures psychiques » [1-5]. L'« *ancrage libidinal* », le rapport au langage, à l'Autre permettrait une classification des êtres humains en trois « structures » : névrose, psychose, perversion. Ils s'appuient pour cela sur la lecture et la différenciation que Jacques Lacan fait de trois termes que l'on retrouverait chez Freud : *Verdrängung*, *Verwerfung* et *Verleugnung*. La *Verdrängung*, refoulement, serait le mécanisme de défense propre à la névrose, la

*Verwerfung*, forclusion, serait typique de la psychose et la *Verleugnung* ou déni signerait la perversion. La structure psychotique décompenserait sur un mode psychotique : délire et hallucination. La structure névrotique décompenserait, quant à elle, selon les symptômes décrits dans les différentes névroses : angoisse, symptômes hystériques, symptômes obsessionnels, etc. La stabilité de ces structures psychiques impliquerait une impossibilité pour la personne de changer de structure : on ne pourrait pas passer d'une structure névrotique à une structure psychotique, ou l'inverse, à partir du moment où sa propre personnalité se serait organisée dans un sens ou dans l'autre. La cause de cette structuration ainsi que le moment au cours duquel cette structure psychique se constituerait restent imprécis. Certains auteurs expliquent que cette structure se met en place à partir de la naissance ou même avant celle-ci, en

**Correspondance :** Jean-Louis. Feys  
<jl.feys@skynet.be>

fonction de l'hérédité, du mode de relation aux parents, mais aussi sous l'influence des frustrations, des traumatismes ou encore des conflits rencontrés. Différents mécanismes de défense de la personne organiseraient la structure psychique en fonction de tous ces éléments.

Cette nosographie en termes de « structures psychiques » et surtout l'opposition « structure névrotique » et « structure psychotique » est à la base de la conception classique de la psychose que l'on retrouve dans ces milieux : le « psychotique » souffrirait d'une carence, d'un défaut au niveau du symbolique, l'autre n'existerait pas pour lui, sa jouissance serait dérégulée, il serait hors discours, il présenterait un « inconscient à ciel ouvert », il serait incapable de transfert, bref il est exclu de la technique psychanalytique ou le psychanalyste devrait se contenter d'être le « secrétaire du psychotique » et l'aider à construire son délire comme suppléance à ce trou dans le symbolique.

Nous n'allons pas analyser en détail la notion de structure et son usage en psychiatrie. Cela a déjà été fait précédemment [6-8]. Le but de cet article est de questionner cette classification en « structures » et soutenir qu'il est possible de tenir une position psychanalytique fidèle aux textes de Freud et Lacan tout en refusant la distinction « structure psychotique » versus « structure névrotique » et en défendant une conception dimensionnelle de la folie. Nous voudrions rappeler qu'une lecture autre que celle classique et discontinuiste est possible.

Nous allons, pour cela, refaire ce que de nombreux auteurs ont déjà fait précédemment et suivre le parcours de Lacan : reprendre les passages chez Freud auxquelles se réfèrent les partisans d'une « structure psychotique », voir comment Lacan s'intéresse, par le biais de Minkowski, à l'idée de structure et pourquoi il défend l'idée d'une « structure psychotique » spécifique entre 1955 et 1958. Nous verrons aussi que cette distinction en « structures » va perdre de son importance pour Lacan qui vers 1975 n'utilise quasiment plus le terme de psychose ou de « structure psychotique ».

## La structure du cristal

Les partisans de cette notion de structure se réfèrent souvent à la *Nouvelle conférence sur la psychanalyse* de Freud publiée en 1933. Freud y explique que si nous laissons tomber sur le sol un bloc de cristal, il se brisera de manière déterminée. Les cassures sont déterminées de façon immuable par le mode de structure préalable du cristal. Cette métaphore du cristal est souvent la référence qui permet à plusieurs auteurs de parler de « structures psychiques ». À l'instar du cristal, les individus seraient constitués de structures psychiques préalables et décompenseraient selon un mode propre à chacune de celles-ci. Le psychisme individuel se cristalliserait selon des lignes de clivage qui ne peuvent plus varier par la suite.

Reprenons le passage incriminé :

*Nous sommes familiarisés avec la conception selon laquelle la pathologie, en les rendant plus grands et plus*

*grossiers, peut attirer notre attention sur des états de choses normaux qui, autrement, nous auraient échappé. Là où elle nous montre une brisure ou une fissure, il peut y avoir, normalement, une articulation. Si nous jetons un cristal par terre, il se brise, mais pas arbitrairement, il se casse alors suivant ses plans de clivage en des morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible, était cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal. De telles structures fissurées éclatées, c'est aussi ce que sont les malades mentaux. Ils se sont détournés de la réalité extérieure mais, précisément pour cette raison, ils en savent plus de la réalité psychique intérieure et peuvent nous laisser voir bien des choses qui, autrement, nous seraient inaccessibles ([9], p. 141-2).*

À la lecture de ce passage, Freud ne tente pas de différencier les « maladies » les unes par rapport aux autres. La structure déterminée à l'avance au sein du cristal n'est pas une métaphore permettant de comprendre que différents types de décompensation révéleraient différentes maladies, structures sous-jacentes. Ce que Freud y défend est l'idée que la pathologie révèle la structure cachée du normal. Les différentes formes de pathologie révèlent les problématiques humaines universelles : le rapport au temps et à l'espace, le rapport à soi et aux autres, le rapport à la Loi et à la sexualité... Les pathologies psychiatriques montrent, éclairent la structure cachée de l'existence « normale ». C'est une thèse totalement innovante pour la psychiatrie et fondamentale pour la psychanalyse. La normalité n'est alors qu'une composition réussie de plusieurs possibilités de pathologie, d'un mélange réussi de traits névrotiques et de traits psychotiques ([10], p. 148).

## La Verwerfung chez Freud

L'autre argument freudien des partisans des « structures » est l'utilisation par Freud du terme de *Verwerfung* (forclusion selon la traduction de Lacan). Les deux passages les plus fréquemment cités sont ceux que l'on trouve dans *Psychonévroses de défense* (1894) et *L'homme aux Loups* (1918).

Reprenons ces passages dans l'ordre chronologique ; d'abord ceux de 1894 :

*« Il existe pourtant une espèce beaucoup plus énergique et efficace de défense. Elle consiste en ceci que le moi rejette de (Verwirft) la représentation insupportable (unenträglich) en même temps que son affect et se comporte comme si la représentation n'était jamais parvenue jusqu'au moi. Mais, au moment où ceci est accompli, la personne se trouve dans une psychose que l'on peut classer que comme "confusion hallucinatoire" » ([11] p.12).*

*Les patients que j'ai analysés, en effet, se trouvaient en état de bonne santé psychique, jusqu'au moment où se produisit dans leur vie représentative un cas d'inconciliabilité, c'est-à-dire jusqu'au moment où un événement, une représentation, une sensation se présenta à leur moi, éveillant un affect si pénible que la personne décida d'oublier la chose, ne sentant pas la force de résoudre par le travail de pen-*

sée la contradiction entre cette représentation inconciliable et son moi. [...] Certes je ne puis affirmer que l'effort de volonté pour expulser de ses pensées quelque chose de cette sorte soit un acte pathologique ; je ne saurais dire non plus si et comment les personnes qui demeurent en bonne santé sous l'action des mêmes circonstances psychiques, réussissent cet oubli intentionnel. Je sais seulement qu'un tel "oubli" n'a pas réussi chez les patients que j'ai analysés, mais a conduit à diverses réactions pathologiques produisant soit une hystérie, soit une obsession, soit une psychose hallucinatoire » ([11] p. 3-4).

Retenons de ces passages que Freud regroupe la confusion hallucinatoire dans la même classification que l'hystérie et l'obsession, celle des psychonévroses de défense, et que si le mécanisme décrit pour la confusion hallucinatoire lui est spécifique, cela reste au sein d'un mécanisme de défense commun aux deux autres pathologies (névrotiques). On notera aussi que dans cette citation, Freud met clairement en continuité « bonne santé » et les divers types de psychonévroses.

Un des autres textes sur lequel Lacan s'est appuyé le plus volontiers pour promouvoir la notion de forclusion est celui de *L'homme aux loups* où les mots *verwerfen*, *Verwerfung* reviennent à plusieurs reprises. Nous allons reprendre le passage que les lacaniens trouvent le plus probant :

« Nous savons déjà quelle attitude notre patient avait d'abord adopté en face du problème de la castration. Il la rejeta et s'en tint à la théorie du commerce par l'anus. Quand je dis : il a rejeta, le sens immédiat de cette expression est qu'il n'en voulut rien savoir au sens de refoulement. Aucun jugement n'était par-là porté sur la question de son existence, mais les choses se passaient comme si elle n'existait pas. Cependant une telle attitude ne pouvait demeurer définitive, pas même au cours des années où sévissait la névrose infantile. Nous trouvons ultérieurement des preuves de ce qu'il avait reconnu la castration comme un fait réel. (...) En fin de compte, deux courants contraires existaient en lui côte à côte, dont l'un abominait la castration tandis que l'autre était tout prêt à l'accepter et à se consoler de par la féminité à titre de substitut. Mais sans aucun doute le troisième courant, le plus ancien et le plus profond, qui avait tout simplement rejeté (*Nerworfen*) la castration, celui pour lequel il ne pouvait encore être question d'un jugement relatif à sa réalité, demeurait capable d'entrer en activité » ([12], p.389).

Nous tirons la même conclusion que pour la citation des psychonévroses de défense : le rejet est une des modalités du refoulement et est limitée dans le temps même s'il peut être « réactivé ». Le rejet n'est pas un mécanisme qui s'oppose au refoulement et n'a pas le même statut que le refoulement. Nous pourrions dès lors rejoindre la position de Jacques Schotte<sup>1</sup> et de Christian Fierens et conclure que

<sup>1</sup> Rappelons que cette question de la *Verwerfung* est à l'origine de la divergence entre les deux Jacques si l'on en croit le témoignage de Schotte sur cet épisode qui fait partie de l'histoire de la psychanalyse : « *Le futur Livre III, consacré aux psychoses, du vaste séminaire déboucha, comme on sait, sur le fameux concept lacanien de forclusion, et là ce fut une autre histoire. Au*

l'idée qu'il y aurait 3 mécanismes déterminants 3 modes à être ou « structures » : refoulement (*Verdrängung*), déni (*Verleugnung*) et forclusion (*Verwerfung*) n'est pas une thèse freudienne. Chez Freud, tout être humain se situe dans le mécanisme du refoulement. Que ce soit pour les « névroses de transferts » (nos « névroses actuelles ») ou les « névroses narcissiques » (nos « psychoses »), il s'agit toujours de refoulement. La *Verwerfung* est toujours, chez Freud, un mécanisme dérivé du refoulement et plus précisément du retour du refoulé : le refoulé réapparaît d'abord sous forme d'une négation. Tout au long de l'œuvre freudienne et sans exception, le rejet est employé dans le contexte d'un refus propre au refoulement : « *Le triplet Verdrängung, Verleugnung, Verwerfung est donc faussement triadique puisque les trois termes s'articulent toujours à partir d'un seul des trois (la Verdrängung, le refoulement).* » ([14] p. 51)

## La structure chez Minkowski

L'organisation des diagnostics psychiatriques en termes de « structures » est généralement associée à l'introduction de la psychopathologie dans le champ psychiatrique. Certains psychiatres ont refusé les concepts de « maladies » et de « syndromes » qui font l'impasse sur le vécu du sujet. Ils ont la volonté d'arriver à un dépassement des apparences immédiates de la clinique par une connaissance des mécanismes cachés : préciser la « structure » du patient, sa manière d'être au monde, son positionnement par rapport à l'espace, au temps mais aussi par rapport aux autres, à son inscription dans le langage. Les structures renvoient donc surtout à des références anthropologiques, aux repères propres à l'existence et vont servir de modèle nosographique aux psychiatres proches de la phénoménologie et de la psychanalyse.

Eugène Minkowski (1885-1972) a clairement marqué une rupture par rapport à la psychiatrie traditionnelle et est un de ces psychiatres qui ont tenté de penser la psychopathologie en termes de « structure ». La deuxième partie de son ouvrage principal, *Le Temps vécu* [15], est consacrée à la « structure spatio-temporelle des troubles mentaux ». Il y

cours de sa recherche, Lacan était tombé, dans le texte de Freud, sur une *Verwerfung* dont je reçus aussitôt, par le classique coup de fil, pour mission de faire un inventaire : ce terme de *Verwerfung* figurait-il ailleurs dans l'œuvre et comment le situer ? Le problème était neuf mais il a rapidement pris une forme peut-être inattendue du maître lorsque je lui ramenai comme résultat de mes premières investigations quelque chose sur quoi je n'ai plus varié depuis : c'est-à-dire que le rejet (*Nerworfen*), qui allait devenir sa propre « forclusion », n'est pas chez Freud un terme technique, mais un mot qui, à l'instar de celui de « condamnation » (*Nerurteilung*) ou d'autres, a été utilisé à l'occasion par lui pour définir a contrario des termes à proprement techniques, à commencer par le refoulement. Aussi, le texte de base auquel depuis Lacan on est toujours revenu, portait-il dans l'original : « Un refoulement (*Nerdrängung*) est autre chose qu'une *Verwerfung* ». Lors de ses citations de ce texte, Lacan l'a renversé pour poser qu'une « forclusion est autre chose qu'un refoulement » : ce qui fausse le débat en suggérant que Freud y avait introduit un concept nouveau, et en le distinguant du classique refoulement. Moyennant quoi, enfin, Lacan promut la forclusion au rang de « mécanisme psychique » spécifique du trouble psychotique, comme le refoulement est celui de la névrose et le déni (*Nerleugnung*) celui de la perversion. » ([13], p. 266-7).

décrit comment la « structure » (au singulier) des pathologies mentales est constituée des grandes et fondamentales altérations de l'existence : les rapports avec le temps comme dans la dépression, la mélancolie ou la manie, et l'altération des rapports à l'espace, comme dans l'automatisme mental :

« Le syndrome mental n'est plus pour nous une simple association de symptômes, mais l'expression d'une modification profonde et caractéristique de la personnalité humaine tout entière (...) Nous voyons ainsi poindre à l'horizon un problème nouveau : pénétrer par-delà les éléments idéiques et même les facteurs émotionnels d'un syndrome jusqu'à la structure de la personnalité morbide qui leur sert de charpente et aux uns et aux autres. Les dérivations constatées ainsi par rapport à la structure de la personnalité normale, nous permettront d'établir en dernier lieu, les modalités des troubles générateurs se trouvant à la base des divers tableaux psychopathologiques » ([15] p. 211-3).

Son objectif est d'atteindre la structure de personnalité derrière le syndrome qui n'est qu'un assemblage d'observations psychologiques (« idéiques et émotionnels ») :

« Pénétrer par-delà les éléments idéiques et même les facteurs émotionnels d'un syndrome jusqu'à la structure intime de la personnalité morbide qui leur sert de charpente et aux uns et aux autres » ([15] p. 213).

C'est l'aspect structural qui constitue :

« La charpente intime du syndrome, qui conditionne l'agencement de ses éléments et qui nous explique enfin pourquoi notre raisonnement n'a plus aucune prise sur les idées délirantes de notre malade (...) Il ne sera plus question d'un trouble se rapportant à une fonction quelconque, mais d'une modification générale de la structure de la vie psychique, en tant que d'un tout indivisible. Au premier plan se trouvera non pas "être malade", mais "être différent" qui évidemment par la suite seulement, pourra, pour nos besoins médicaux, être interprété comme expression d'une modification pathologique... Cette attitude sera l'attitude phénoméno-psychopathologique », ([15] p. 233).

Classiquement, la notion de structure chez Lacan est associée aux travaux de Ferdinand de Saussure ou Claude Lévi-Strauss. Mais on oublie ou dénie l'influence de Minkowski. Or, en 1935, Lacan publie sous le titre *Psychologie et esthétique*, dans la revue *Recherches philosophiques* un compte-rendu de l'ouvrage de Minkowski. Il y fait l'éloge de Minkowski et reconnaît la valeur de la notion de structure :

« La nouveauté méthodique des aperçus du Dr Minkowski est leur référence au point de vue de la structure, point de vue assez étranger, semble-t-il, aux conceptions des psychiatres français, pour que beaucoup croient encore qu'il s'agit là d'un équivalent de la psychologie des facultés. Les faits de structure se révèlent à l'observateur dans cette cohérence formelle que montre la conscience morbide dans ses différents types et qui unit dans chacun d'eux de façon originale les formes qui s'y saisissent de l'identification du moi, de la personne, de l'objet – de l'intentionalisation des chocs

de la réalité –, des assertions logiques, causales, spatiales et temporelles » ([16] p. 424)

Lacan précise encore qu'il ne faut pas s'arrêter aux déclarations et dires du patient mais qu'il faut, au-delà de ce langage, « pénétrer » la réalité de son expérience vécue pour pouvoir déterminer comment le patient vit la perspective temporelle.

Lacan reconnaît donc le terme « structure » dès 1935 mais le moment clé de la théorisation de ce que seraient ces différentes structures psychiques est sans doute l'année 1955-56 et la présentation de son séminaire sur la « psychose ».

## Verneinung et Bejahung

Pour la distinction névrose-psychose et l'introduction du terme de forclusion lors du séminaire de 1954-55, Lacan en 1955 s'appuie du texte *Die Verneinung* (La négation) de Freud de 1925 mais aussi du commentaire que Jean Hippolyte en fait en février 1954. C'est dans le cadre de sa réponse à Hippolyte que Lacan développa une première description de la *Verwerfung* et, tout au long du séminaire III, Lacan articule la *Verwerfung* au concept de *Bejahung*, concept que l'on trouve dans cet article de Freud.

Revenons dès lors à ce concept de *Bejahung*. Dans cet article de 1915, Freud décrit la *Bejahung* comme le trajet qui va de la perception par les sens vers la conscience et le jugement de réalité. Il isole deux temps successifs de la *Bejahung* : les jugements d'attribution et les jugements d'existence.

### Le jugement d'attribution

Pour le jugement d'attribution, Freud postule d'abord l'existence d'un moi-plaisir originel qui ignore l'opposition entre intérieur et extérieur au corps, entre le sujet et l'objet. Nos organes sensoriels reçoivent des perceptions du monde extérieur et le moi-plaisir est incapable de reconnaître l'objet, par contre, il est capable de se prononcer sur les qualités de cet objet : bon ou mauvais. Progressivement, le bon est mangé, introjecté tandis que le mauvais est expulsé, recraché. C'est ainsi que le jugement d'attribution se met en place et que s'instaurent un dehors et un dedans du sujet : « *le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au dehors est pour lui tout d'abord identique* » ([17] p. 137). On voit que cette première étape de la *Bejahung* aboutit à une décision qui induit une forme de négation, puisqu'elle fonde un dedans – ce qui est dorénavant dans le moi n'est pas dans le non-moi – séparé d'un dehors, identique à ce qui, au départ, était le mauvais, l'étranger au moi

### Le jugement d'existence

Ensuite, la deuxième étape peut s'effectuer, le jugement d'existence, qui permet d'affirmer l'existence ou non d'une chose : est-ce que la représentation intérieure correspond à ce que l'on retrouve dans la réalité ? Si la représentation reproduisant la perception est retrouvée dans

la réalité extérieure, alors la chose représentée existe réellement. On comprend aisément ainsi que la négation prise comme exemple par Freud (« *la personne dont j'ai rêvé n'est pas ma mère* ») relève du jugement d'existence mais nécessite au préalable que le jugement d'attribution soit mis en place. Tandis que dans les phénomènes psychotiques, nous observons un dysfonctionnement du jugement d'attribution (la voix intérieure est vécue comme extérieure dans l'hallucination) et du jugement d'existence (les délires)

En 1954, Lacan veut marquer la pertinence de son symbolique et en repérer l'origine. C'est pour ce faire qu'il reprend le terme freudien de *Bejahung* qu'il traduira par « affirmation primordiale ». Il y trouve son mythe de l'origine du symbolique et de l'inconscient en parlant de « *Bejahung* primaire », terme entièrement lacanien sans vraie filiation freudienne. Pour lui, la « *Bejahung* primordiale » constitue le symbolique et là où l'attribution *Bejahung* fait défaut, règne la *Verwerfung* :

« *Ce qui a été soumis à la Bejahung, à la symbolisation primitive, aura divers destins, ce qui est tombé sous le coup de la Verwerfung primitive en aura une autre(...)* Il y a donc à l'origine, *Bejahung*, c'est-à-dire affirmation de ce qui est, ou *Verwerfung* » ([18] p. 94)

Ce qui distinguerait psychose et névrose serait l'origine différente des processus :

« *L'origine du refoulé névrotique ne se situe pas au même niveau d'histoire dans le symbolique que celle du refoulé dont il s'agit dans la psychose, même s'il y a les rapports de la psychose et de la névrose* » ([18] p. 22).

D'où l'importance de cette *Bejahung*. Ce n'est qu'à la fin du Séminaire III que Lacan traduira *Verwerfung* par « forclusion » mais ce mécanisme spécifique de la psychose se mettrait en place au moment de la genèse du symbolique :

« *Préalablement à toute symbolisation – cette antériorité n'est pas chronologique mais logique – il y a une étape, les psychoses le démontrent, où il se peut qu'une part de la symbolisation ne se fasse pas* » ([18] p. 94).

Un peu plus loin, la référence au texte de Freud et au jugement d'attribution de la *Bejahung* est encore plus claire :

« *De quoi s'agit-il quand je parle de Verwerfung ? Il s'agit d'un rejet d'un signifiant primordial dans des ténèbres extérieures, signifiant qui manquera dès lors à ce niveau. Voilà le mécanisme fondamental que je suppose à la base de la paranoïa. Il s'agit d'un processus primordial d'exclusion d'un dedans primitif, qui n'est pas le dedans du corps, mais celui d'un premier corps de signifiant. C'est à l'intérieur de ce corps primordial que Freud suppose se constituer le monde de la réalité, comme déjà ponctué, déjà structuré en terme de signifiants [...]* Voilà ce qui est supposé par cette singulière antériorité que dans la *Verneinung*, Freud donne à ce qu'il explique analogiquement comme un jugement d'attribution, par rapport au jugement d'existence. Il y a dans la dialectique de Freud une première division du bon et du mauvais qui ne peut se concevoir que si nous l'interprétons comme le rejet d'un signifiant primordial [...]. Ce que vous racontez là est aussi un mythe, car je ne crois nullement qu'il

*y ait nulle part un moment, une étape où le sujet acquiert d'abord le signifiant primitif, et qu'après cela s'introduise le jeu des significations, et puis qu'après cela encore, signifiant et signifié s'étant donné le bras, nous entrons dans le domaine du discours. Il y a pourtant là une représentation qui est si nécessaire que je suis assez à l'aise pour la donner [...]. Reportez-vous à ce dont Freud fait constamment état, à savoir qu'il faut toujours supposer une organisation antérieure au moins partielle, de langage, pour que la mémoire et l'historisation puissent fonctionner* » ([18] p. 171-2, 177).

Le concept de *Bejahung* permet à Lacan de fonder originellement le symbolique et de définir un mécanisme spécifique à la psychose dont les différents symptômes manifestent des difficultés dans le jugement d'attribution, dans le jugement d'existence et dans l'utilisation du langage. L'étape suivante accomplie par Lacan est de trouver une causalité œdipienne à ce défaut dans la *Bejahung*.

## Nom-du-Père et schéma R

Le passage de cette « affirmation primordiale » à la *Bejahung*, indispensable à la symbolisation, vers l'œdipe et le père se fait rapidement :

« *Pour qu'il y ait réalité, accès suffisant à la réalité, pour que le sentiment de la réalité soit un juste guide, pour que la réalité ne soit pas ce qu'elle est dans la psychose, il faut que le complexe d'Œdipe ait été vécu* » ([18] p. 224).

« *Dans une psychose, nous admettons volontiers que quelque chose n'a pas fonctionné, ne s'est pas complété dans l'œdipe essentiellement* » ([18] p. 227).

La métaphore du Nom-du-Père est le point de capiton, ce pont d'attache entre la chaîne des signifiants et celle des significations, il est un, voire le seul des

« *points d'attaches fondamentaux entre le signifiant et le signifié nécessaires à ce qu'un être humain soit dit normal et qui, lorsqu'ils ne sont pas établis, ou qu'ils lâchent, font le psychotique* » ([18] p. 304).

Nous retrouvons cette interprétation œdipienne des fondements du symbolique dans le schéma R que Lacan décrit dans *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* en 1958. Le schéma L n'admettait aucun sujet, aucun objet, aucun repère qui, préalablement, le supporterait et l'autoriserait. Tandis que le schéma R se supporte de figures œdipiennes. L'autre y est identifié par le père. Le père devient le représentant originel de l'autre. La fonction du complexe d'Œdipe est de représenter l'articulation symbolique. Lacan y confirme que la causalité de la psychose est à aller chercher du côté d'une carence dans cette fonction paternelle : « *Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-Père, verworfen, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'autre y soit appelé en opposition symbolique au sujet* » ([19], p. 577).

Cela signifie donc qu'on a d'abord un temps de configuration psychotique éventuellement sans symptômes et ensuite un moment de déclenchement du symptôme proprement psychotique. Pour cette configuration psychotique,

il s'agirait de chercher des éléments biographiques de la personne permettant ainsi de trouver une causalité génétique pour l'absence de ce signifiant fondamental. La configuration psychotique serait donc caractérisée par l'absence de métaphore paternelle et cette absence ne pourra être constatée qu'à l'appel de sa présence.

Christian Fierens estime que la critique de support du signifiant par l'œdipe est le point crucial pour la logique de l'inconscient :

« Avec leur spécification objectale, ces "signifiants" (paternel, maternel, idéal-moiïque) échappe fondamentalement à la logique distorsive propre au signifiant : ils ne sont plus signifiants. En tant qu'identification de l'autre dans le complexe d'Œdipe, ces soi-disant "signifiants" sont en fait des imagos ou des fixations imaginaires d'un processus supposé symbolique » ([14] p. 83).

Retenons qu'en 1958 le schéma R fixe le schéma L par des significations œdipiennes.

## Après 1958

À partir de 1959, progressivement, Lacan abandonne l'idée de l'origine mythique du symbolique. Il défend plutôt que rien ni personne ne peut supporter la logique du symbolique, rien ne peut venir incarner le grand Autre. Il n'y a pas d'Autre de l'Autre. La logique du signifiant n'a pas d'origine, pas de genèse. L'inconscient s'articule toujours avec l'Autre et la logique du signifiant tel que montré dans le schéma L et ce schéma L n'a besoin d'aucun objet ou sujet qui, au préalable, le supporterait. Le symbolique n'a pas de support imaginaire. La biographie du sujet ne sert plus de support à son inscription dans le langage. Le contenu universellement explicatif du complexe d'Œdipe va dorénavant s'opposer à la logique même de l'inconscient. Si l'œdipe devient une norme idéologique, une grille universelle d'interprétation et d'explication, ce mythe s'oppose radicalement à ce qui pourrait fonder la logique de l'inconscient et de la psychanalyse en tant que pratique fondée sur l'association libre et l'exception. L'œdipe n'est pas le support du signifiant inconscient étant donné qu'il n'y a pas de support à l'inconscient, que la logique de l'inconscient est précisément qu'il n'y a pas de support. La logique du signifiant suppose qu'on ne le rabatte pas sur une origine imaginaire ; elle exige donc de mettre de côté la question des origines et de l'étiologie.

Dans l'œuvre de Lacan, à partir de 1959, on observe que l'inconscient s'éloigne de l'idée de structure pour reprendre sa place dans la logique du signifiant et des discours. L'Autre n'existera plus que dans la dimension du signifiant entraîné dans sa course renversante qui se manifeste dans la ronde des discours : « L'inconscient n'est pas une notion... L'inconscient subvertit d'autant moins la théorie de la connaissance qu'il n'a rien à faire avec elle pour la raison que je viens de dire : à savoir qu'il lui est étranger... La structure, elle, c'est une notion. » dit Lacan dans *Radiophonie* en 1970 ([20], p. 19). L'inconscient n'a rien à voir avec

le discours de la connaissance qui définit, qui classe, qui structure. La logique du signifiant se dégage du support de la réalité.

En parallèle à cette évolution, la thématique du Nom-du-Père va s'effacer progressivement de même que le schéma R. Et lorsqu'il cite encore par après le Nom-du-Père, celui-ci n'aura plus rien à voir avec le père œdipien. Le séminaire en 1975-1976 sur Joyce est souvent présenté comme une des dernières études de Lacan sur la psychose. On pourrait rapidement résumer ce séminaire en disant qu'il est partagé entre un mouvement, qui à partir d'un défaut dans la chaîne borroméenne à trois (RSI), recherche une suppléance dans un quatrième nœud (appelé « réalité psychique », « œdipe », « fantasmes originaires », « Nom-du-Père ») et un mouvement où la chaîne borroméenne se transforme en trèfle : en mettant, par le trèfle, en continuité les cercles, Lacan représente le sujet comme une personnalité ou comme paranoïa, termes quasi synonymes pour Lacan. Mais jamais Lacan n'associe une chaîne borroméenne à un type de pathologie ou à un diagnostic qu'il soit psychiatrique et de « structures ». Il n'utilise jamais les termes de « structure psychotique » ou « structure névrotique ».

Dans la leçon du 18 novembre 1975, Lacan reprend la question du Nom-du-Père mais il se transforme en « père du nom » et il n'est plus question de forclusion d'un signifiant fondateur du symbolique mais d'un mécanisme de suppléance :

« Le complexe d'Œdipe, comme tel, est un symptôme. C'est en tant que le Nom-du-Père est aussi le père du nom que tout se soutient, ce qui ne rend pas moins nécessaire le symptôme. L'autre, dont il s'agit se manifeste chez Joyce par ceci, qu'en somme, il est chargé de père. C'est dans la mesure où ce père, comme il s'avère dans l'Ulysse, il doit le soutenir pour qu'il subsiste que Joyce, par son art – cet art qui est ce qui, du fond des âges, nous vient toujours comme issu de l'artisan – fait non seulement subsister sa famille, mais l'illustre » ([21], p. 22)

Le Nom-du-Père, comme père du nom, devient une possibilité de sinthome, une modalité de suppléance. Le père de Joyce est carent mais il est tout sauf absent. Il n'y est pas question de « forclusion » de la fonction paternelle. Ce qui l'intéresse dans ce séminaire est le mécanisme de suppléance, quelle que soit la pathologie, voire l'absence de pathologie au sens psychiatrique. Le mécanisme supplétif n'est pas propre à un objet particulier, il est le propre de l'être humain. Même si Lacan pose bien la question de savoir si Joyce est fou, non seulement il n'y répond pas mais la question ne semble plus l'intéresser. Il ne s'agit pas dans ce séminaire de nosographie ou de classification d'ordre psychiatrique mais de l'articulation entre le réel, le symbolique, l'imaginaire et un quatrième cercle qui supplée au défaut du nœud borroméen à trois.

Quant à la forclusion, son unique allusion, nous la retrouvons dans la Leçon du 16 mars 1976 :

« L'orientation du Réel, dans mon ternaire à moi, forclôt le sens. Je dis cela parce qu'on m'a posé la question hier soir de savoir s'il y avait d'autres forclusions que celle

qui résulte de la forclusion du Nom-du-Père. Il est bien certain que la forclusion, ça a quelque chose de plus radical. Puisque le Nom-du-Père c'est quelque chose, en fin de compte, de léger. Mais il est certain que c'est là que ça peut servir, au lieu que la forclusion du sens par l'orientation du réel, eh bien, nous n'en sommes pas encore là » (L21, p.121)

Il faut comprendre la « légèreté » du Nom-du-Père comme synonyme de « non important ». À cette époque, ce qui compte n'est plus le symbolique comme champ du langage fondé par le Nom-du-Père mais le réel qui « forclot » le sens, qui impose le manque de sens, l'ab-sens spécifique du discours psychanalytique.

## Conclusion

Considérer qu'il existe une différence nette entre les petites folies de tout un chacun et la grande folie de certains patients psychiatriques, entre névroses et psychoses, entre les angoisses, les variations d'humeur, les croyances interprétatives voire les hallucinations du commun des mortels et les symptômes des patients, par exemple, souffrant de troubles schizophréniques est un choix. Un choix auquel rien n'oblige mais qui a bien sûr d'importantes implications sur les soins ou le type de prise en charge proposé. Ce choix est clair au sein de l'histoire de la psychiatrie classique qui a toujours tenté de classer les « maladies mentales » censées séparer « patients » et « non patients » « qui bénéficieraient d'une bonne « santé mentale » même si l'évolution du DSM montre bien cette impossibilité de délimiter les ensembles. Mais c'est aussi un choix pour tous ceux qui se revendiquent de la psychanalyse. Séparer « névrose » et « psychose » est un choix qui peut se justifier des textes de Lacan entre 1955 et 1958 et de l'énorme littérature psychanalytique qui depuis lors tente de décrire et définir le mécanisme et les « symptômes » qui seraient propres à la « structure psychotique ». L'objectif de cet article était de requestionner cette distinction à partir des textes de Freud et Lacan. Freud n'a jamais sorti la psychose du champ du refoulement : les phénomènes propres à la psychose s'inscrivent toujours dans la dynamique du refoulement.

Les différentes manifestations de la psychose (confusion hallucinatoire, psychonévrose, paraphrénie, paranoïa...) ne font pas l'objet d'un mécanisme différent du refoulement mais de modalités différentes de ce refoulement avec ses conséquences sur l'investissement de l'objet, du transfert et des possibilités d'être traité par la psychanalyse.

Lacan, lui, n'a jamais sorti la psychose du champ du signifiant, de l'Autre et du transfert.

La thématique introductive du Nom-du-Père s'étend essentiellement chez Lacan sur quatre ans, de 1955 à 1958, et le concept du Nom-du-Père apparaît comme le support nominal pour le symbolique à partir de sa lecture et de celle d'Hippolyte du texte de Freud sur la *Verneinung*. Mais dès 1959, Lacan développe une logique du signifiant qui ne s'étaye plus sur une symbolique liée au mythe œdipien.

Le discours psychanalytique devient celui de la logique de l'inconscient en tant qu'il se différencie d'une logique de la connaissance et de la réalité. Cette évolution de la pensée de Lacan l'amène au modèle des mathématiques et de la topologie en tant que mathématiques et topologie exigent une rigueur mais ne se basent pas sur la réalité ou la notion de vérité. On retrouve ces modèles dans le séminaire sur Joyce : ce qui intéresse Lacan à cette époque est l'articulation entre le réel, le symbolique et l'imaginaire et comment des mécanismes de suppléance peuvent corriger les défauts de nouage. Il n'y est plus question ni de « structure psychotique », ni de forclusion du Nom-du-Père qui y est réduite à quelque chose de « léger ».

Choisir son modèle de classification est un choix que doit faire chaque soignant et ce choix n'est pas sans importance : la manière de définir et de classer un phénomène psychiatrique nous semble déterminante pour la manière de l'aborder. Séparer radicalement névrose et psychose peut être le choix du soignant mais il n'est pas nécessaire. Pour les psychanalystes et ceux qui se revendiquent de la psychanalyse, ce choix est déterminant pour la logique psychanalytique qu'on décide de suivre. Soit le psychanalyste estime que le diagnostic différentiel névrose/psychose/perversion est indispensable pour la bonne direction de son travail et la psychanalyse se présente comme un autre savoir : celui qui, entre autres, offre une alternative à la nosographie psychiatrique (les « structures ») et une autre grille de connaissance psychologique (le mythe œdipien) ; soit le psychanalyste refuse cette distinction nosographique et ces repères biographiques et suit la logique du signifiant et du discours qui se différencie de la logique de toute connaissance qu'elle soit classificatoire ou psychologique.

**Liens d'intérêts** les auteurs déclarent ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article.

## Références

1. Maleval JC. *La forclusion du Nom-du-Père*. Paris : Seuil, 2000.
2. Soler C. *L'inconscient à ciel ouvert de la psychose*. Toulouse : Presse Universitaires du Mirail, 2012.
3. Miller J.A. (dir.). *L'amour dans les psychoses*. Paris : Seuil, 2004.
4. Bouhsira J. et Danon-Boileau L. (dir.). *Nosographie psychanalytique. Monographie et débats de psychanalyse*. Paris : PUF, 2001.
5. Bergeret J. *Psychopathologie pathologique théorique et clinique*. Issy-les-Moulineaux : Elsevier Masson, 2008.
6. Garrabé J. De l'emploi du mot « structure » en psychiatrie. *Évolution psychiatrique* 2000 ; 65 : 499-509.
7. Lanteri Laura G. Généalogie du structuralisme. *Évolution psychiatrique* 2000 ; 65 : 477-98.
8. Lanteri Laura G. *Essai sur les paradigmes de la psychiatrie moderne*. Por-nic : éditions du Temps, 1998, Coll. « Esquisse ».
9. Freud S. Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. In : *Œuvres complètes, Livre XIX, 1931-1936*. Paris : PUF, 1995.
10. Schotte J. *Szondi avec Freud*. Bruxelles : De Boeck éditions, 1990.
11. Freud S. Psychonévrose de défense. In : *Névrose, psychose et perversion*. Paris : PUF, 1988.
12. Freud S. *L'homme aux loups. Cinq Psychanalyses*. Paris : PUF, 1975.

13. Schotte J. *Un parcours, rencontrer, relier, dialoguer, partager*. Paris : Editions le Pli, 2006.  
 14. Fierens Ch. *Logique de l'inconscient. Lacan ou la raison d'une clinique*. Paris : L'Harmattan, 2007.  
 15. Minkowski E. *Le temps vécu*. Paris : PUF, 1995.  
 16. Lacan J. *Psychologie et esthétique. Recherches philosophiques Fasc. 4*. Toulouse : Les Presses Universitaires. Institut catholique de Toulouse, 1935. pp. 424-31.

17. Freud S. *La négation. Résultats, idées, problèmes II 1921-1938*, 3<sup>e</sup> édition. Paris : Presse Universitaire de France, 1992, Coll. « Bibliothèque de psychanalyse ».  
 18. Lacan J. *Le séminaire Livre III*. Paris : Seuil, 1981.  
 19. Lacan J. *Ecrits*. Paris : Seuil, 1966.  
 20. Lacan J. *Radiophonie dans Scilicet 2/3*. Paris : Seuil, 1970.  
 21. Lacan J. *Le séminaire livre XXIII. Le sinthome*. Paris : Seuil, 2005.

METHODO

## Les essentiels de la recherche bibliographique en santé

Chercher • Organiser • Publier

Collection Méthodo  
 • Septembre 2016  
 • 16 x 24 cm / 208 pages  
 • ISBN : 978-2-7040-1471-2

S'adressant à tous les acteurs de santé, cet ouvrage leur apprend à :

- conduire une recherche documentaire pertinente,
- sélectionner les documents utiles,
- gérer une veille bibliographique,
- connaître les règles de la rédaction bibliographique.

Il s'articule autour de ces trois activités :

**1 Chercher**  
 Il expose la démarche rationnelle et la méthode rigoureuse nécessaires à la recherche et à la récupération de ses résultats, une sélection d'outils en ligne adaptés ainsi que PubMed/MEDLINE.

**2 Organiser**  
 Comment opérer une sélection et une évaluation des références et documents, notamment dans l'objectif d'une revue systématique ? Les mesures biométriques permettant ce tri sont ici présentées de même que les outils à utiliser pour mettre en place votre propre alerte bibliographique avec EndNote et Zotero.

**3 Publier**  
 Cette partie porte sur la rédaction bibliographique, les systèmes de référence et leurs règles internationales, applicables pour un mémoire, une thèse, un article. Les règles de Vancouver en sont l'outil essentiel.

**Les +**

- points importants à retenir
- recommandations de lecture
- exemples illustrés
- 28 exercices avec corrigés de mise en pratique pour s'entraîner et s'auto-évaluer
- glossaire anglais/français rassemblant les termes spécifiques les plus fréquemment rencontrés

• Evelyne Mouillet  
 Bibliothécaire, chargée d'enseignement  
 Institut de santé publique, d'épidémiologie  
 et de développement (ISPED),  
 Université de Bordeaux

Ouvrage disponible sur [www.jle.com](http://www.jle.com)

**BON DE COMMANDE** à retourner aux Éditions John Libbey Eurotext - 127, avenue de la République - 92120 Montrouge - France
 

• Sur Internet  
[www.jle.com](http://www.jle.com)  
 (paiement sécurisé)

• Par e-mail  
[contact@jle.com](mailto:contact@jle.com)

• Par courrier  
 Éditions John Libbey Eurotext  
 127, avenue de la République  
 92120 Montrouge - France

• Pour tout renseignement  
 +33 (0) 1 46 73 06 60

**Je souhaite recevoir**

Les essentiels de la recherche bibliographique en santé  
 Chercher • Organiser • Publier **36 €**

Frais de port	France	+ 1 €
	Étranger	+ 6 €
Total		€

**Règlement**

Ci-joint mon règlement d'un montant de \_\_\_\_\_ €

Par chèque à l'ordre de John Libbey Eurotext

Par carte bancaire

Visa     Eurocard/Mastercard

Carte N° \_\_\_\_\_

Saisissez les 3 derniers chiffres inscrits au dos de votre carte [ ][ ]

Date d'expiration [ ][ ] [ ][ ]    Signature : \_\_\_\_\_

N° de TVA (obligatoire pour les institutions) : \_\_\_\_\_

---

M.  Mme  Mlle    Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

CP [ ][ ][ ][ ] Ville \_\_\_\_\_ Pays \_\_\_\_\_

Tél. \_\_\_\_\_ E-mail \_\_\_\_\_

Je désire recevoir une facture acquittée pour ma déclaration de frais professionnels

Conformément à la loi « Informatique et Libertés » du 6/01/1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données personnelles vous concernant. Pour l'exercer, adressez-vous aux Éditions John Libbey Eurotext - 127, avenue de la République - 92120 Montrouge.

[www.jle.com](http://www.jle.com)